

XYZ. La revue de la nouvelle

Les mains propres

Anne-Marie de Moret



Number 27, Fall–August 1991

Les mesures du temps

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3533ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Moret, A.-M. (1991). Les mains propres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (27), 41–44.

LES MAINS PROPRES

ANNE-MARIE DE MORET

La pièce de monnaie scintille sur l'asphalte du parking.

Louis Grosfesseur l'a aperçue en sortant de sa Mercedes. Il ne se baissera sûrement pas pour la ramasser. Au prix de ses consultations d'inventeur, ça lui coûterait trop cher. Sans compter le tour de rein qui le tarauderait aussitôt. Et puis il n'a pas le temps. Il est attendu pour la réunion plénière de son Conseil de planification, et les trois minutes de retard accordées par le Protocole sont amplement dépassées.

Mais les souvenirs lui font perdre le fil de sa pensée logique. Surgit grand-mère MamyLou, les yeux baissés au retour de la messe, pour piéger sur le chemin de gravats les signes qui prédisent la semaine: un galet présage du beau temps, une feuille dentelée par les colimaçons — qui assure le bonheur — ou mieux encore « la pièce des gueux » qui transformera la dure existence de fermier en opulence.

Il saute d'un pied sur l'autre, à côté d'elle et elle lui fait la leçon: « Petit il ne faut pas ignorer un signe. » Seulement voilà, la dévotion de grand-mère ne lui a pas servi à grand-chose, tandis que lui, il a prospéré depuis qu'il a quitté son pays du bout du monde pour s'établir ici.

Dans la ferme de ses grands-parents maternels où il passe ses vacances, Louis apprend les secrets de la nature, la lenteur calculée des saisons, le sens de l'effort à longue échéance. Ici, on trouve toujours le temps de regarder, d'étudier le rythme et les rituels du terroir dont s'enorgueillit la vie. Au printemps, quand les acacias de la cour entêtaient, Grand-Père mélangeait des herbes et des

graines au fourrage de l'étalon. « C'est sa potée de noces », disait-il. Le lundi de Pâques commençait la tournée des fermes voisines. Grand-Père allait devant; Louis derrière. Le cheval, en laisse à côté de lui, frottait son licou garni de pompons rouges au couteil de la besace à sucres. Dès que l'animal sentait la jument, il fallait que Louis s'y cramponne le temps qu'on discute le prix de la saillie. Au retour, Louis pouvait donner de la corde sans crainte que l'animal s'emballe. Même la récompense d'un gros carré de sucre ne suffisait à chauffer la course du donateur après la monte.

Il se souvient de l'odeur âcre du sang derrière la pile de fagots où Grand-Père étarque les lapins et les volailles avant de leur fendre le cou. Mamylou a beau lui dire: « On commence par les assommer, comme ça, ils ne sentent rien », la nausée le saisit à la gorge. Pourtant il ne parle jamais des exécutions chez lui, à la ville, au retour des vacances.

Son père est employé de banque, responsable du bon roulement des affaires. C'est une fonction respectable, donc mal payée. Voilà pourquoi il a un second métier qui l'oblige de temps en temps à monter sur Paris où il reste quelques jours sans donner de ses nouvelles. À chaque retour en embrassant sa femme et son fils, il déclare: « Voilà, j'ai sauvé la République », ce qui n'explique rien à Louis.

Pour ses dix-sept ans, son père lui a enfin appris le sens de cette phrase. Il exerce la fonction de bourreau. De père en fils, cette charge héréditaire leur confie la mission d'exécuter les jugements de la Cour. Le père, si taciturne d'ordinaire, ne tarit plus: « Si tu veux, tu me remplaceras. C'est ton droit et ton devoir, de débarrasser notre société de ses criminels les plus répugnants. On ne gracie que les bons. Toi, tu t'occuperas, comme exécuteur des hautes œuvres, des bouchers d'enfants, des persécuteurs de femmes qui ne méritent pas la grâce. »

Il lui avait fallu trois jours pour sortir de cette révélation, en résistant de tout son corps et de toute son âme au dégoût. Mais la

curiosité le poussait. Il n'y tint plus. Il voulait participer aux préparatifs. Lorsqu'il vit son père descendre sa valise du haut de l'armoire où il la rangeait après chaque mission, il dit: « C'est bon. Prends-moi comme apprenti. Comme ça, je pourrai décider. »

Le Père ne lui avait rien épargné, l'obligeant à inspecter et astiquer avec lui l'appareil. « Le bon fonctionnement de la lame et de la bascule, la rapidité du déclenchement; il faut tout calculer, en fonction du poids, de la grosseur des os, du cou surtout qu'on mesure, de la longueur et de l'épaisseur des épaules du condamné, car cela peut prendre de trois à quinze minutes. Il ne faut pas rater son affaire. Les règles d'humanité imposent de faire vite et bien. Ils avaient donc préparé la machine pour leur client, un étrangleur de fillettes. Heureusement que les mathématiques étaient son fort, car il avait fallu additionner, soustraire pour obtenir la bonne formule de vitesse et de force. Ses calculs prêts, Louis fut très fier de les voir adopter par son père, mais le lendemain à l'aube, il ne vit rien de l'exécution, s'étant évanoui quand on dégageait la nuque du coupable avant de pousser la tête sous la lunette.

Tous ces souvenirs lui passent par la tête au mauvais moment. Ses associés attendent, là-haut, au trentième étage de la tour rétro où se gère la planification de son usine d'élevage de volailles. On dit « usine », sur place, mais le label de vente c'est « Ranch Grosfesseur », produits de haute qualité. La concurrence la plus farouche n'a jamais pu empêcher les ménagères d'en garnir leur pot du dimanche. D'ailleurs des primes de bon goût, renouvelées pour satisfaire la mode et les lubies, ne cessent de maintenir leur fidélité hebdomadaire.

Rien que pour Chicago, le chiffre d'affaires dépasse les neuf millions. Un tel succès présente d'énormes problèmes de rendement et de distribution. Une trentaine de spécialistes sont convoqués pour fournir leurs lumières à prix comptant.

Enfin calé dans son fauteuil présidentiel, Louis Grosfesseur essaie de rattraper la discussion tout en jetant un coup d'œil au monceau de rapports, empilés devant lui. Il prend la parole pour

assurer son directeur des ventes qu'on n'a plus le temps d'utiliser la méthode dite « fermière » de dislocation cervicale. Les employées préposées à la torsion du cou des dindons ont protesté. De plus il faut compter cinq minutes par opération (trois pour les poulets). Les gants s'engluent si vite qu'il faut en changer toutes les heures. Le personnel s'est fait représenter par la Société de protection des animaux. Le Syndicat des ouvriers de ferme pour l'euthanasie sans douleur a manifesté. Les journalistes ont crié à l'indécence, bien qu'ils ne soient pas tous végétariens. Il est grand temps de s'occuper de cette histoire.

Mais aucune suggestion ne retient les spécialistes, énervés par la contrepublicité, ni la méthode Bardot, ni l'exsanguination suggérée par Tel Aviv ni l'électrocution à l'américaine, ni l'irradiation par micro-ondes, ni la cybernétique, et surtout impossible de se tourner bien sûr vers la pharmacologie, les effets résiduels pouvant être nocifs pour le consommateur.

Grosfesseur a l'air d'écouter, mais il est loin, à la source de ses origines. Il prend une feuille de papier et dessine, distraitement. Quand il a fini, il passe le dessin à son voisin qui lui fait faire le tour de la table. On l'applaudit. Il entend le Japonais dire « quelle efficacité ». Son directeur le félicite ! C'est parfait, hygiénique et simple à construire. Déjà les ingénieurs calculent la hauteur des supports, la longueur de la glissière de chaîne, l'épaisseur de la lame et si l'on devrait construire les supports en acier et la lunette en plastique. Quand le dessin lui revient, il s'aperçoit qu'il a réinventé la guillotine. La tâche héréditaire va servir au progrès alimentaire de ses concitoyens.

La pièce de monnaie est toujours là. Elle mérite d'être ramassée. Mais il ne faut pas faillir à ses principes. Pour s'obliger à l'empocher, Louis jette à côté d'elle un gros billet.

« La face est sauve » dirait Mamylou. **XYZ**